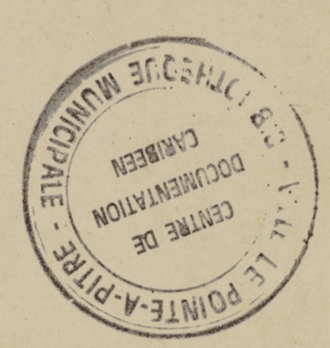




LA GUADELOUPE



Son passé,

Son présent,

Son avenir



PARIS
IMPRIMERIE DE "LA DÉPÊCHE COLONIALE"
12, RUE SAINT-GEORGES, 12

1906

AVANT-PROPOS

Les colonies nouvelles bénéficient d'une politique coloniale ayant pour unique objet leur mise en valeur. Il est regrettable que le mouvement colonial se soit exclusivement porté vers les pays neufs et que les vieilles colonies aient été nécessairement négligées par l'attention publique.

Les Antilles ne devraient pas être responsables de l'administration trop coûteuse qu'on leur a donnée, des lois métropolitaines qu'on fait pour elles sans qu'elles soient consultées, des charges nouvelles qu'on leur impose sans se rendre compte si elles peuvent les supporter. La métropole les a considérées comme des terres françaises et ne s'est plus rappelée qu'elles étaient avant tout des colonies ne pouvant vivre sans outillage économique. Le tarif douanier a augmenté le prix de la main-d'œuvre et sa mise à exécution n'a pas été compensée par la détaxe entière des produits. Cette situation inférieure faite aux denrées secondaires, café, cacao, vanille, et surtout l'abaissement excessif du prix du sucre ont amené une crise économique des plus graves qui sévit particulièrement à la Guadeloupe moins avantagée que sa sœur la Martinique.

La Guadeloupe est cependant une colonie admirable, au climat tempéré, au sol d'une fertilité merveilleuse. Sa population qui descend des premiers pionniers de la colonisation française est énergique et laborieuse. Ses industriels et ses planteurs luttent avec courage et malgré l'absence presque absolue de capitaux importés, contre la mauvaise fortune. Son principal volcan, la Soufrière, ne fait parler de lui que par la beauté des sites incomparables dont il est entouré. Avec tous ces éléments de prospérité, la Guadeloupe qui pourrait être la perle des Antilles se débat dans une crise économique extrêmement grave. La véritable cause de cette situation désastreuse contre laquelle il est urgent de lutter, c'est cette politique néfaste qui depuis vingt-cinq ans a détourné les

habitants de l'agriculture, qui a créé des rouages administratifs ruineux, qui ne s'est jamais souciée d'améliorer l'admirable port de Pointe-à-Pitre, de faire le raccordement des chemins de fer jusqu'au port d'embarquement, de constituer en un mot l'outillage économique indispensable à une colonie qui veut vivre et prospérer. D'autre part, les rares faveurs de la Métropole diminuaient avec l'augmentation du passif et la crise du sucre : elles s'élevaient en 1900 à 1.760.000 francs. Elles ne sont plus en 1906 que d'un million à peine comprenant la subvention et les dépenses militaires, toutes autres dépenses de souveraineté étant à la charge de la colonie.

Dire ce qu'est la Guadeloupe, célébrer la beauté de ses paysages, la variété de ses produits, indiquer les moyens nécessaires pour la mise en valeur de toutes ses richesses naturelles devient indispensable puisqu'il s'agit de réhabiliter une colonie trop décriée et de faire appel en sa faveur à la confiance de la Métropole mieux éclairée.



LA GUADELOUPE
ET SES DÉPENDANCES
Echelle en Kilomètres
0 5 10 20 KIL.
S^T MARTIN
Marigot
Philipsburg
I. Tintamarre
Canal de St Barthèlemy
Guthavia
S^T BARTHÉLEMY
Echelle de 1/200 000
GRANDE TERRE
LA BASSE-TERRE
LA POINTE A PITRE
LA DESIRADE
LA PETITE TERRE
MARIE GALANTE
ILES DES SAINTES
BASSE TERRE
Port Louis
Petit Canal
le Moule
St François
Lamentin
Pointe Noire
La Capesterre
Grand Bourg
St Louis
Capesterre
Terre de Haut
Terre de Bas
Grand Cul de Sac
Petit Cul de Sac
Canal de Marie Galante
OCEAN ATLANTIQUE
MER DES ANTILLES
64°
50'
40'
30'
20'

LA GUADELOUPE

Géographique et Pittoresque

La Guadeloupe fait partie des petites Antilles. Elle se divise en deux territoires absolument distincts, séparés par la rivière Salée, sorte de détroit de 6 mètres de long sur 50 mètres de large : à l'ouest, la Guadeloupe proprement dite, de formation volcanique très montagneuse, à l'est la Grande Terre, de formation calcaire sans relief très accentué. Un pont de bateaux traverse la rivière Salée. Les îles de Marie-Galante, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Les Saintes, la Désirade sont des dépendances politiques de la Guadeloupe et offrent chacune des particularités intéressantes.

GUADELOUPE PROPREMENT DITE

La Guadeloupe proprement dite, dont le service de bateaux à vapeur dessert le nord et l'ouest, présente à l'œil émerveillé du voyageur, des falaises couvertes de forêts, d'une végétation luxuriante, des plantations de cacaoiers, de caféiers, des massifs imposants au milieu desquels se dressent le Sans Toucher, la Soufrière. Peu d'abris sur cette côte abrupte, l'admirable baie de Deshaies, une véritable plage de France ; plus près de Basse-Terre, chef-lieu administratif de la colonie, point terminus des bateaux, l'Anse à la Barque offrant un refuge relativement sûr. Les ports de Sainte-Marie et de Petit-Bourg, sur la côte sud, dite au vent, sont simplement destinés au cabotage.

Ce qui fait la beauté de la Guadeloupe, ce sont ses montagnes formées par six foyers volcaniques qui présentent tous des caractères particuliers. Ainsi, le cra-



BASSIN DES BAINS JAUNES

tère des Deux-Mamelles, haut de 600 mètres, est devenu une immense plaine propre aux cultures européennes. Le Sans-Toucher, 1.480 mètres, centre hydrographique de l'île, d'où part la rivière du Lamentin, navigable à 4 kilomètres de son embouchure, est sur la route qui devrait exister par l'intérieur de Basse-Terre à Pointe-à-Pitre ; ce massif n'est vraiment connu que des excursionnistes. Le chemin de montagne commencé en 1765, achevé en 1794, par l'héroïque Victor Hugues, délégué de la Convention et vainqueur des Anglais envahisseurs, a été abandonné, puis réparé en 1859. Mais, en raison d'éboulements survenus lors du cyclone de 1899, l'œuvre est à recommencer. Elle vaut d'être entreprise — au point de vue du tourisme — et des terrains fertiles à conquérir et propres à la colonisation européenne.

La Soufrière, 1.484 mètres, à 6 kilomètres au sud du Grand Toucher, domine toute la Guadeloupe. Grâce à des dégagements ininterrompus de vapeurs sulfureuses, elle ne présente aucun danger, elle est accessible jusqu'au cratère même. Elle donne naissance au Galion et au Grand Carbet, dont les sources sont chaudes et sulfureuses et qui descendent à la côte par d'admirables cascades génératrices de houille blanche, quand on voudra les utiliser. On pourrait citer encore le massif de la Madeleine, le Houelmont. Tous ces sites sont remarquables et couverts, jusqu'aux plus hauts sommets, des essences forestières les plus rares. L'air y est d'une pureté parfaite, la température moyenne ne dépasse guère 22°. Les nombreuses sources thermales de 90 à 35° attirent les malades qui y viennent de tous les points de la colonie et des colonies voisines. Les affections arthritiques, les maladies de peau, les douleurs sciatiques ne résistent pas aux eaux du Matouba, des Bains Jaunes, de Dolé, toutes à proximité du chef-lieu, de Sophaia, à 230 mètres de haut, à 5 kilomètres du bourg de Sainte-Rose, au nord de l'île, dans un paysage presque unique, de la Ravine Chaude au Lamentin.

Il est indispensable que la colonie ouvre des routes dans ce massif montagneux. Les planteurs et les touristes surtout afflueront dans l'île, les capitaux reviendront, des hôtels confortables seront construits. La



BASSE-TERRE — VUE GÉNÉRALE

Guadeloupe sera le sanatorium de l'Amérique. Le Club des Montagnards, composé de l'élite de la population de la Guadeloupe, affilié au Club Alpin et à de nombreux clubs américains, a pris à tâche, sous l'impulsion enthousiaste d'un de ses fondateurs, M. Colardeau, de faire connaître les merveilles de la Guadeloupe. Cette société serait plus qualifiée que toute autre, pour disposer utilement des ressources que la colonie pourrait consacrer à cette œuvre, plus nécessaire que jamais, de pénétration dans le massif montagneux.

GRANDE-TERRE

La Grande Terre a la forme d'un triangle presque équilatéral, dont la base, longue de 46 kilomètres, va de



PORT DE LA POINTE-A-PITRE

la Pointe-à-Pitre à la Pointe des Châteaux. Les deux autres côtés aboutissent à la Pointe de la Grande Vigie, dans le nord de l'île. Le développement des côtes est de 264 kilomètres, ce qui donne, avec les 186 kilomètres de la Guadeloupe, proprement dite, un développement total de 444 kilomètres.



SUR LA PLAGE DE « DESHAIES »

On embarque des sucres au Moule, à Saint-François, à Port-Louis ; mais il n'y a, en réalité, à la Guadeloupe, qu'un port digne de ce nom, Pointe-à-Pitre, la plus belle rade des Antilles, une des plus grandes et une des plus sûres du monde entier, à l'abri des ras de marée et des cyclones, semée d'ilets verdoyants, où les habitants de la ville viennent chercher la fraîcheur du soir, après les chaudes journées.

Si la Grande Terre n'a ni l'aspect imposant de la Guadeloupe, ni les sites merveilleux que crée un massif montagneux de cette importance, elle possède sa rade, elle possède d'admirables points de vue sur ses côtes, elle possède des Grands Fonds, terrains toujours arrosés et extrêmement fertiles, dont la verdure est une joie pour les yeux, elle a surtout, à l'époque des récoltes, ces plaines de cannes a sucre qui témoignent de la richesse du sol et du labeur des habitants. Pourquoi faut-il que tant de terres soient en friche, tant d'usines fermées par manque de capitaux ?

DEPENDANCES

Marie Galante, la plus importante de nos dépendances, l'île pendant longtemps la plus florissante de notre groupe des Antilles, est bien déchue de son ancienne splendeur. L'incendie de 1901 a détruit le chef-lieu, dont la belle ordonnance témoignait de la prospérité passée. Cette île, à six lieues de Pointe-à-Pitre, a la forme d'une assiette renversée, un immense plateau extrêmement riche, dont une minime partie est plantée en cannes, ainsi que les bords du littoral. Le coton, qui a fait la fortune de l'île, n'est plus cultivé. Seul, il peut aider à la résurrection de Marie Galante, dont la population est très intéressante. On admire, à Marie Galante, des gorges d'une végétation luxuriante et des bords de mer très pittoresques.

La Desirade, de même formation que Marie Galante, est l'île la plus rapprochée d'Europe. Elle est située à deux lieues de la Pointe des Châteaux. Sur l'îlot de Terre de Bas, on a installé un phare faisant vis-à-vis à celui du fossé, sur la Grande Terre. La Desirade vit du coton et des textiles.



CONE DE LA SOUFRIÈRE

L'archipel des Saintes, situé à trois lieues de la pointe méridionale de la Guadeloupe, se compose de huit îlots dont deux assez importants, Terre de Bas et Terre de Haut sont habités par une population de hardis pêcheurs. Le coton des Saintes est très renommé. Les autres îlots forment, près de Terre de Bas, comme une sorte de baie d'Along en miniature. Une promenade au milieu de ces rochers serait d'un grand attrait pour les touristes qui viendraient chercher la santé dans ce pays dont le climat, sans transitions brusques, est remarquablement salubre. Un hôtel confortable, installé sur le plateau de Terre de Bas, avec des communications faciles vers les excursions de la Guadeloupe, deviendrait un sanatorium très fréquenté.

Il pourrait en être de même de Saint-Barthélemy, à 175 kilomètres au nord-ouest de la Guadeloupe, qui, reliée par un bateau à vapeur avec la Guadeloupe et les îles anglaises, ses voisines, serait recherchée pour la beauté de ses plages et la pureté de l'air. La population, presque exclusivement d'origine normande, ayant conservé les vieux usages, la vieille coiffe, est particulièrement intéressante, malgré la misère qui sévit sur elle. Il manque, à Saint-Barthélemy, des communications faciles pour exporter son sel et ses ananas et des citernes pour lutter contre la sécheresse excessive.

Saint-Martin, voisine de Saint-Barthélemy, a 18 lieues de tour. Elle est partagée entre la Hollande et la France, qui en occupe à peu près les deux tiers. Les côtes, très poissonneuses, avec de nombreuses salines, offrent de bons mouillages aux navires ; une fabrique de conserves de poissons s'y créerait près de l'admirable emplacement de Simpson Bay.La sécheresse étant moins forte qu'à Saint-Barthélemy, les habitants peuvent se livrer à l'élevage du cheval. A une époque éloignée, Saint-Martin avait de nombreuses sucreries, elle était célèbre par le fameux rhum de Saint-Martin. Les sucreries ont disparu, le rhum n'est plus fabriqué que dans une habitation. L'avenir de Saint-Martin, comme celui de Saint-Barthélemy, est dans la culture du coton, qui fait la fortune d'Antigue, une île anglaise toute voisine.



GRANDE CHUTE DU GABION

Cette Guadeloupe, avec ses admirables sites et ses eaux thermales, cette Grande Terre avec ses usines, ces dépendances avec leurs particularités, il est facile de les visiter. Il suffit de s'embarquer à Saint-Nazaire ou à Bordeaux, avec un simple billet d'aller et retour à des prix modérés et de faire une traversée de 10 jours. Pour ceux qui craignent les rigueurs de l'hiver ou qui cherchent des eaux thermales vraiment utiles, la Guadeloupe paraît être la villégiature rêvée.

LA GUADELOUPE INDUSTRIELLE ET AGRICOLE

L'ensemble de la Guadeloupe et de ses dépendances formant un territoire d'une étendue de 186.565 hectares, si l'on déduit de cette surface 46.000 hectares environ réputés non susceptibles d'être cultivés, la différence, soit 140.565 hectares, représente l'étendue des terrains que l'on pourrait mettre en valeur. Ces terres sont de premier ordre et l'on y peut utiliser presque partout les instruments aratoires. Malheureusement, faute de capitaux, 48.300 hectares sont seuls actuellement exploités en cultures diverses, dont voici le détail.

Etendue des cultures en hectares

	Guadeloupe propr^t dite	Grande-Terre	Marie-Galante	Autres dépendances	Superficie totale
Canne à sucre.....	4.000	19.000	2.000		25.000
Café........	3.000	»	»		3 000
Cacao	1.300	»	»		1.300
Campêche....	100	3.000	»		3.100
Autres cultures ...					
Vivres du pays.....	9 400	6.500	»		15.900
	17.800	28.500	2.000		48.300
Forêts et terrains en jachère.......	30.831	37.181	12.927	11.326	92.265
Terres non cultivables. Régions des hautes altitudes..	46.000				46.000
	94.631	65.681	14.927	11.326	186.565

Ces exploitations ont donné lieu, en 1905, à l'exportation des produits ci-après :

			Valeur francs
Sucres	27.335.904	kilogrammes	10.946.765
Rhums	3.282.605	litres...............	984.781
Mélasses	1.654.318	—	165.431
Café	829.725	kilogrammes.......	1.814.305
Cacao	637.794	—	902.284
Campêche	3.370	—	1.853
			14.815.419

ce qui donne, pour la production des 32.400 hectares, d'où ils ont été extraits............... 14.815.419 fr.

Il faut remarquer que l'année 1905 a été, en raison de la sécheresse, désastreuse pour les sucres et qu'en 1906 l'exportation a été de plus de 42 millions de kilos.

Parmi les autres denrées du crû de la colonie, qui sont exportées, nous devons citer :

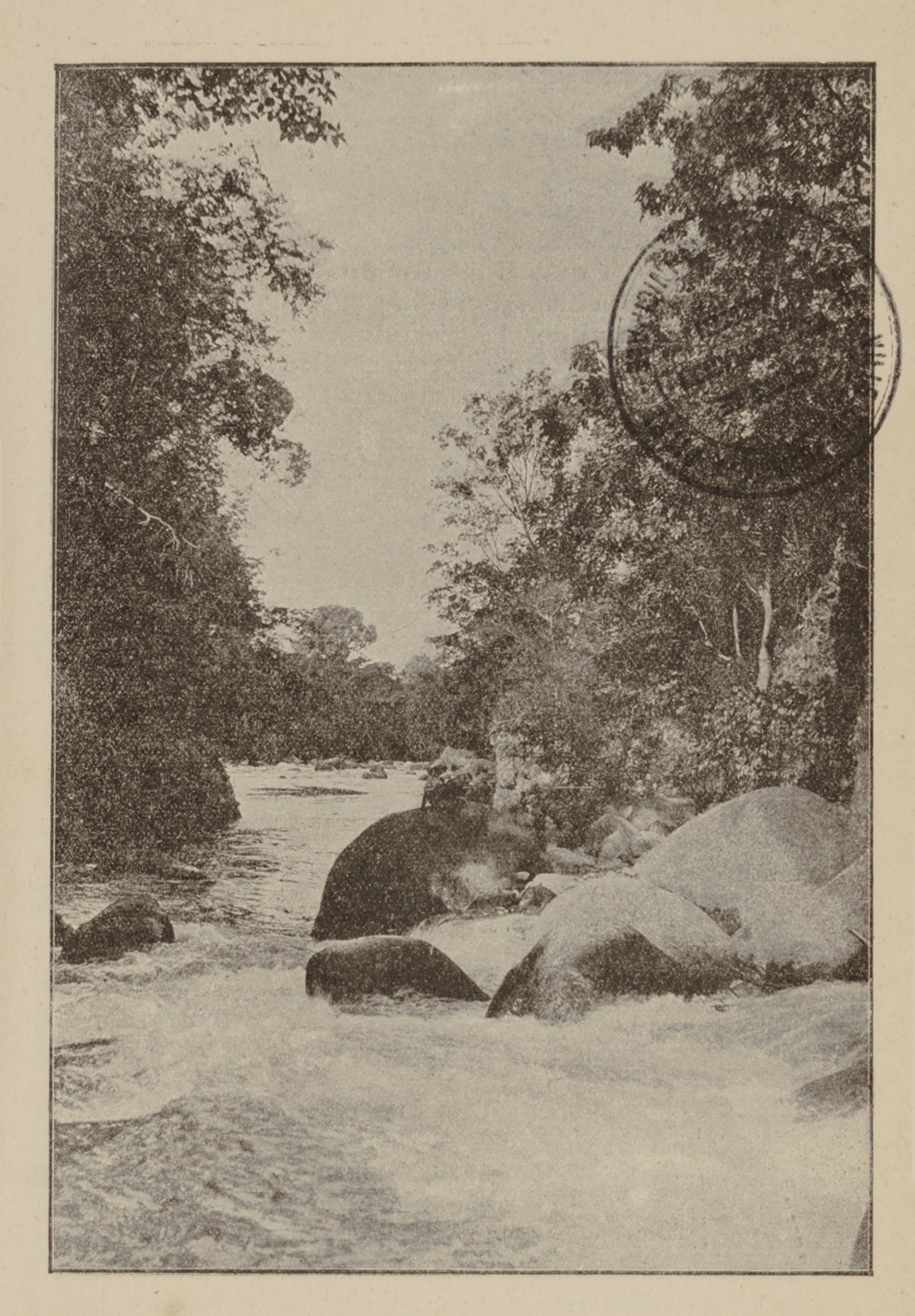
			Francs
La vanille	7 111	kilogrammes.......	77.850
Le roucou	85.944	—	41.983
L'ananas	49.328	—	34.529
Huiles essentielles	1.132	kilsgrammes.......	10.428
			164.790

ce qui donne, pour 1905, un chiffre total d'exportation de : 14.815.419 + 164.790 = 14.980.209 fr.

Les autres produits divers, qui sont exportés, peuvent être négligés, en raison de leur peu d'importance actuelle, mais il serait possible d'en tirer parti, en amenant la population à étendre les cultures ou à exploiter d'une façon plus méthodique celles déjà existantes.

SUCRE

L'industrie sucrière a eu de longues années d'une prospérité inouïe. Malgré la concurrence chaque jour plus menaçante de la betterave métropolitaine, malgré les difficultés que créaient la distance d'une part et le tarif général de l'autre, au point de vue des approvisionnements du matériel, on croyait que cette prospérité



RIVIÈRE DES PÈRES

durerait toujours, on supprimait les cultures de café, de cacao, de coton, pour planter de la canne ; on dépensait sans compter. Les mauvais jours sont venus, la récente convention de Bruxelles a supprimé le boni de fabrication dont jouissaient les sucres coloniaux, 8 fr. par 100 kilos. L'usine a compris son imprévoyance.

Les usiniers, en raison des sacrifices déjà faits, sont décidés à ne pas abandonner la lutte. Il faut des économies et le renouvellement de l'outillage, de façon à obtenir un minimum de prix de revient. Il est déplorable que, lors de l'établissement à la Grande Terre des voies ferrées qui transportent aux usines des millions de tonnes de canne et drainent les récoltes des petits planteurs, on ait négligé de prescrire l'emploi des mêmes rails, le même écartement des voies ; aujourd'hui, le syndicat des usines pourrait, avec un réseau complet de voies ferrées réduire le nombre des usines en perfectionnant l'outillage de celles qui seraient maintenues et diminuer ainsi le prix de revient dans des proportions considérables.

Ce qui fait la gravité de la situation, c'est qu'au fur et à mesure que la lutte devenait plus âpre, que le renouvellement de l'outillage s'imposait davantage, la banque, créée pour venir en aide à l'industrie sucrière, devenait d'une prudence certainement légitime, mais qui, en certaines occasions, a été fatale à la colonie. Il est vrai, également, que cette attitude a eu ses bons côtés, elle a provoqué des économies, des modifications à l'usine et aux cultures, elle a surtout démontré qu'avec une bonne méthode et des crédits bien employés l'usine peut, quand la récolte est belle, produire autant que par le passé, malgré des ressources moindres et une trop grande superficie de champs en friche.

En effet, alors qu'en 1895-1896, les prêts étant de plus de douze millions, la récolte a été de 43.299.757 kilos, elle sera cette année de plus de 42 millions, avec des prêts réduits de près des deux tiers.

Il est vrai que l'année a été exceptionnelle et que des sommes insuffisantes ont été consacrées à l'outillage et à l'amortissement.



SOUS BOIS — RIVIÈRE NOIRE

RHUMS ET MELASSES

La fabrication des rhums et mélasses suit le sort de l'industrie sucrière. Le rhum de la Guadeloupe est moins haut coté sur les marchés que le rhum de la Martinique, parce qu'il est de qualité trop pure pour servir aux coupages, spécialement en ce qui concerne le rhum provenant du seul jus de la canne.

Les onze distilleries qui travaillent exclusivement ce produit, donnent encore quelques revenus, mais, en dehors de la consommation locale, les prix offerts par les marchés extérieurs se trouvent insuffisamment rémunérateurs, étant donné le prix de revient. Aussi, à la Guadeloupe proprement dite, les distillateurs délaissent-ils de plus en plus leurs plantations de cannes en faveur du cacao et du café, pour lesquels les terrains volcaniques sont absolument favorables.

L'exportation des mélasses a une tendance à augmenter, spécialement vers la Martinique, qui fabrique, avec les mélasses de la Guadeloupe, du rhum de la Martinique.

CAFES ET CACAOS

Après la canne à sucre, le café et le cacao sont les principales cultures de la colonie. Le café Guadeloupe, qui est souvent du moka localisé, est remarquable par son arôme. On commence à cultiver sur de vastes étendues le Libéria, plus robuste et d'un entretien moins coûteux. L'hectare de café bien cultivé peut rapporter 1.000 francs. L'avenir du cacao est plus restreint que celui du café, le cacao exigeant un habitat particulier. Mais une grande partie de la Guadeloupe et les grands fonds de la Grande Terre pourraient être plantés en cacao. Pour avoir une récolte réellement productive, il faut attendre cinq ou six ans. Il est vrai qu'ensuite le cacaoier, devenu arbre, n'exige plus de soins et peut être d'un très gros rapport. On cite des cacaoiers de trente ou quarante ans, produisant cinquante kilos de cacao. La récolte moyenne est, par arbuste, de 1 kilo à 1 kilo 1/2.

CUEILLETTE DU CACAO

L'exportation a presque doublé, depuis dix ans, malgré le cyclone de 1899. En 1895, on exportait 480.924 kilos de café et 346.238 kilos de cacao. En 1905, l'exportation était de 829.725 pour le café et de 637.794 pour le cacao. Il n'est pas tenu compte de la consommation locale.

La production du café et du cacao, qui ne paient que des droits de sortie insignifiants, est appelée à faire des progrès plus rapides encore, si les essais jusqu'à ce jour heureux de bouturage et de marcottage de café et de cacao réussissent. Il serait possible, d'après les derniers renseignements officiels, de planter, en deux mois, des cacaoiers avec des fruits. Ce serait la transformation de la Guadeloupe, qui pourrait, avec quelques capitaux, doubler sa production de café en 2 ans et de cacao en 3 ans.

CAMPECHE. — ROUCOU

Ces cultures, qui n'exigent aucun soin, étaient, pour la colonie, une source de fortune, elles sont aujourd'hui délaissées, à cause des produits chimiques qui ont remplacé le roucou et le campèche. L'exportation décroit chaque année.

VANILLE

La culture de la vanille est une culture riche, répandue dans presque toute la colonie, qui a subi, par suite de la variation des prix, des crises assez graves. Mais, étant donné que c'est une culture facile, qu'elle donne du travail aux femmes et aux enfants, on est étonné qu'elle ne soit pas l'objet de soins attentifs, comme à La Réunion, par exemple. Alors que dans cette colonie les lianes sont plantées sur des tuteurs régulièrement alignés, puis enroulées à hauteur de la main, pour faciliter la fécondation et la cueillette, à la Guadeloupe les lianes grimpent au hasard de la végétation.

On cultive aussi le vanillon, qui, au point de vue des parfums et des produits tinctoriaux, est d'un écoulement facile.

Il est absolument essentiel que l'éducation des plan-

teurs de vanille soit faite. La colonie trouverait dans cette culture de beaux revenus, mais à cette condition seule.

ANANAS

L'ananas, qui n'exige ni terrains riches, ni humidité, doit redevenir, comme autrefois, la grande ressource de Saint-Barthélemy. Il végète également fort bien à Petit-Bourg. Les variétés d'ananas sont extrêmement parfumées. Une importante industrie de conserves d'ananas, qui s'est créée à Pointe-à-Pitre, peut faire revivre cette culture autrefois florissante. L'usine, qui n'est qu'à ses débuts, est outillée pour préparer plus de 5.000 fruits



RÉCOLTE DES ANANAS

par jour. Les produits secondaires, fibres extraites des feuilles et vinification du jus, ont une valeur marchande.

COTON

D'heureux essais ont été faits pour acclimater le Sea Island, espèce sélectionnée provenant des colonies anglaises. Quatre mois environ après la plantation, la

récolte commence et se poursuit pendant trois ou quatre mois. La maturation et l'ouverture des capsules doivent s'effectuer pendant la saison sèche. Certaines parties de la Grande Terre, Marie Galante, la Désirade, Saint-Martin, Saint-Barthlélemy, seraient, pour cette culture, dans des conditions de sécheresse très privilégiées. Dans une terre cultivée avec soin, la récolte moyenne à l'hectare est de 250 kilos en moyenne, ce qui donne, au prix de 2 fr. 30 à 2 fr. 40 le kilo, un revenu brut d'environ 6 à 700 fr. La faisance valoir étant approximativement de 250 à 300 fr., le revenu net par hectare serait de 400 fr., susceptible d'une légère augmentation, en cas d'exploitation des résidus.

Mais le Sea Island, qui enrichit des colonies anglaises voisines de la Guadeloupe, exige des soins, des dépenses annuelles. Or il existe à la Guadeloupe un cotonnier arborescent qui produit un coton, dit des Saintes, de valeur presque égale à celle du Sea Island et qui, devenu arbre, n'exige plus que les frais minimes de récolte. C'est probablement ce coton, dont parle Guesde, que « filaient et tissaient les Caraïbes aujourd'hui disparus, dont ils faisaient des hamacs, des bracelets, des molletières ». Des échantillons de ce coton ont été envoyés à la Société cotonnière et très appréciés. Le rendement à l'hectare serait peut-être inférieur. Mais l'absence presque absolue de faisance valoir pendant les années qui suivent celle de la plantation, donnerait un revenu net égal à celui du Sea Island. Ce serait, pour les immenses terrains qui ne sont pas aptes à la culture du caféier, du cacaoier ou du cocotier, une culture facile et rémunératrice.

COCOTIER

Le cocotier qui végète partout le long des côtes et fructifie abondamment, n'a jusqu'à ce jour, sauf une ou deux exceptions, servi qu'aux besoins des habitants alors qu'il pourrait constituer un revenu important pour la Colonie sur les 50 pas géométriques presque tous propres à cette culture.

A Ceylan, aux Seychelles, en Océanie, aux Antilles même à la Trinidad, les Anglais tirent des ressources

considérables de l'exportation des noix de coco destinées soit à la consommation, soit à la fabrication du coprah et de l'huile. Il ressort d'une étude faite par M. Elot, chargé de mission à la Trinidad pour le compte de la Guadeloupe, que 1.000 noix de coco vendues à la consommation donnent pour bénéfice net 60 fr., que pour le coprah, au prix actuel, le bénéfice est de 25 fr. environ et pour l'huile de 20 fr. 50, le tout calculé sur 1.000 noix de dimension inférieure.

Les cocotiers sont plantés à 7 ou 8 m. de distance, ce qui donne 1.250 arbres par hectare, et produisant des fruits au bout de cinq ou six ans. Il y a trois récoltes par an, dont on peut estimer le total par arbre à 140 noix en moyenne. Donc l'hectare doit donner 175.000 noix de coco par an.

L'huile peut être facilement préparée sur place, les tourteaux, résidus de fabrication, servant à la nourriture des animaux. Si on ajoute que les fibres de coco deviennent des cordages très appréciés en raison de leur résistance à l'humidité, on conviendra que la culture du cocotier peut être une source de très gros revenus et l'objet d'un commerce d'exportation considérable.

Le cocotier une fois planté ne demande que quelques sarclages au début, puis n'exige plus aucun soin pendant la durée de son existence. Pendant les premières années de la plantation, les terrains ensemencés peuvent être utilisés pour des cultures vivrières intercalaires.

Or le sol de la Guadeloupe se prête plus que tout autre à la culture du cocotier. L'administration devrait donner l'exemple et constituer, à ses frais, une énorme plantation dont les revenus paieraient largement les premiers débours si l'on considère que le produit moyen de 1.000 noix de coco, quelque soit l'usage immédiat auquel on les destine et sans tenir compte de la valeur des cordages peut être évalué au minimum à 20 francs, que le revenu net à l'hectare serait donc de 2.500 fr. et on a accepté pour ces calculs les plus faibles moyennes.

RIZ

La colonie importe annuellement de l'Inde anglaise plus de 1.500.000 fr. de riz, alors qu'elle pourrait culti-

ver le riz de marais et le riz de montagne dont le rendement constaté a été très élevé. Des essais concluants ont été faits; la Guadeloupe aurait sur l'Inde anglaise l'avantage de ne pas craindre la sécheresse et pourrait mettre immédiatement en valeur les espaces considérables qu'à bref délai il faudra gagner sur la zone montagneuse non cultivée. La Guadeloupe exporterait une denrée pour laquelle elle est aujourd'hui tributaire de l'étranger avec des dépenses considérables de fret, de commission, etc.

MANIOC

Cette culture vivrière, très répandue depuis les temps les plus reculés à la Guadeloupe sert de base à la nourriture de la population sous forme de cassave, de farine



RÉCOLTE DU MANIOC

ou de fécule. La variété employée est la variété vénéneuse dont le rendement considérable est de 40.000 kil. à l'hectare. On pourrait développer cette culture et créer comme à Bourbon des féculeries. Le revenu pourrait être de 350 fr. l'hectare.

Un autre avenir est réservé à la racine de manioc

dont le rendement en alcool est plus grand que celui de la pomme de terre. Il est certain, avec les usages multipliés de l'alcool, que l'utilisation du manioc pourrait constituer un véritable débouché.

POMMES DE TERRE, MAIS

Il en est de même des pommes de terre et du maïs, importés en 1905 pour plus de 150.000 fr. alors que toutes les terres des régions élevées de la Guadeloupe sont favorables à ces cultures, que ces cultures intercalaires dans les jeunes plantations de cannes et de caféiers pourraient donner des produits presque sans dépense. Il est certain que, si la colonie était très prospère, si chaque parcelle du sol était exploitée pour une culture riche, on pourrait continuer à importer du riz, du maïs, des pommes de terre. Mais, actuellement, il n'en est pas ainsi et toute dépense inutile doit être évitée.

DES PARFUMS

Des plantes à parfum végètent en abondance dans les forêts de la colonie. Un arbre connu vulgairement sous le nom de *Bois d'Inde* donne à la distillation une huile essentielle très appréciée dans la parfumerie et dont il est exporté par année environ 1.600 k. pour une valeur de 10.000 fr. On exporte également 88.000 k. de feuilles qui pourraient être plus utilement distillées à la Guadeloupe : économie de transport et bénéfice de fabrication. L'huile de bois d'Inde mélangée avec du rhum dans une proportion très faible constitue sous le nom de Bay-rhum un produit très agréable pour la toilette et excellent contre les rhumatismes.

Mais il y a d'autres produits que le bois d'Inde à exploiter.

Le *pelargomium capitatum* ou *geranium rosa* existe en grande abondance et son rendement à la distillerie serait excellent. L'altitude la plus favorable à son développement étant de 400 à 600, la Guadeloupe est plus que tout autre pays, avec son sol riche en humus, propre à cette culture, dont les résultats ne se font pas attendre. Au bout du quatrième mois, première récolte

médiocre. Vers le sixième mois, première récolte sérieuse. En Algérie et à la Réunion, trois récoltes par an donnent chacune 10 k. en moyenne d'essence par hectare, la meilleure récolte ayant lieu vers juin et juillet. La moyenne peut être de 30 à 40 litres d'essence par année avec un revenu de 12 à 1.400 fr. par hectare.

On peut également utiliser à la Guadeloupe au point de vue industriel le *Patchouly*, véritable plante d'ornement, mais surtout l'*Ylang Ylang* ou *Cananga japonica* et l'*Artobotria odora*. Or, l'essence d'Ylang-Ylang est cotée 500 fr. le litre. Des essais sont actuellement tentés pour développer cette culture comme abri pour les caféiers en remplacement des pois doux qui ne rapportent rien et dont le voisinage est parfois nocif pour le caféier.

DES TEXTILES

Le Hennequen

Le Hennequen qui a fait la fortune du Yucatan, terre ingrate, impropre à toute autre culture, transformerait les rares parties stériles de la Guadeloupe. C'est comme le cacao une plante de grande culture qui exige quatre ou cinq ans avant de pouvoir donner des fibres marchandes. Il est vrai que cette culture exige très peu de soins, qu'elle occupe des terrains inutilisables, que les bestiaux peuvent paître dans l'intervalle des plantes, qu'enfin, passé la première période de cinq à six ans, le hennequen peut produire pendant cinquante ans.

L'exploitation prend fin quand apparaît la hampe florale qui transformerait le hennequen en une admirable plante verte.

Le revenu évalué à une tonne de fibres à l'hectare laisserait un bénéfice d'environ 1.000 fr. la tonne se vendant 1.400 francs en moyenne.

L'ABAKA

L'abaka ou chanvre de Manille est donné par une sorte de bananier assez répandu dans la colonie et dont les fibres se vendaient à Manille 29 fr. environ les 100 k. Le travail de l'abaka est extrêmement simple.



HENNEQUENS DE M. SOUQUE

LA RAMIE

La ramie étudiée par M. Guesde donnerait quatre coupes par an dans les hauts et trois dans les bas. Les machines à décortiquer étant arrivées à un degré de perfectionnement suffisant, cette culture produirait d'excellents résultats.

CAOUTCHOUC

Dans toutes les colonies il n'est plus question que du caoutchouc et la consommation de jour en jour plus grande de ce produit justifie les préoccupations des industriels soucieux de conserver la précieuse matière première. Il n'a jamais été tiré parti des essais faits à la Guadeloupe bien que les plantations aient donné d'heureux résultats et que les plants soient de belle venue. Il existe à Basse-Terre un très beau spécimen de ficus élastica dont le produit a été estimé 11 fr. le kil. D'autre part des lianes de hevea, de castilloa, ont été importées et ont réussi. Dans la région de la Goyave il se trouve des terrains absolument propres au caoutchouc dont l'exploitation raisonnée peut devenir une réelle source de richesses.

TABAC

Le tabac de la Guadeloupe est de très bonne qualité, de trop bonne qualité pour lutter contre les bas prix des tabacs d'Algérie ou d'Amérique. Les planteurs se sont peu à peu désintéressés de cette culture, malgré l'apparence superbe que présentent les plants de tabacs existant encore.

FRUITS

A part quelques régimes de bananes emportés par les courriers anglais et dont la colonie possède les espèces les plus variées, on peut dire que le commerce d'exportation de fruits est insignifiant en raison de ce que pourrait et devrait être la production si des débouchés se créaient, si des chambres frigorifiques étaient aména-

gées à bord des paquebots, si le fret laissait une marge de bénéfice suffisante.

Le climat de la Guadeloupe et la nature exceptionnelle du sol permettent l'existence des arbres fruitiers les plus variés. Les raisins des Saintes, de vrais muscat, le litchi, le fruit de l'Extrême-Orient; les pêches, les fraises du Matouba ne l'emportent pas sur la sapotille originaire du pays. Les orangers et les mandariniers de Blidah et de Valence sont concurrencés par les manguiers, les bananiers, les avocatiers, dont les fruits, semblables à des poires, contiennent une sorte de beurre de qualité exceptionnelle. L'amateur de fruits exotiques trouverait à la Guadeloupe tout ce que pourrait exiger la fantaisie la plus raffinée.

Il est urgent que des mesures soient prises pour permettre au pays de la Guadeloupe de devenir le pourvoyeur de fruits exotiques de la Métropole. Il suffirait d'assurer la régularité de la production ainsi que la sécurité et le bon marché des transports.

LES ABEILLES

Partout on rencontre, dans la forêt, des abeilles, des ruches primitives. Les arbres aux fleurs parfumées abondent. La cire et le miel seraient de qualité trop parfaite pour ne pas être l'objet de demandes nombreuses.

Moyens à employer pour protéger les anciennes cultures et développer les nouvelles

L'énumération des produits que peut fournir la Guadeloupe prouve que si la vie matérielle y est trop facile, l'homme aesireux de conquérir l'aisance est assuré d'y parvenir rapidement et presque sûrement. L'Européen lui-même trouverait ici plus que dans toute autre colonie l'emploi de son activité. A une altitude de 3 à 400 mètres, favorable à toutes les cultures, la température moyenne ne dépasse pas 25 degrés et descend quelquefois à 20 degrés.

La culture de la canne et l'industrie sucrière doivent être prêtes à lutter contre les prix du sucre. La canne doit être de plus en plus sélectionnée. Car si c'est à

l'usine qu'on fait le sucre, c'est dans la terre que se prépare le rendement que donnera la canne. Avec beaucoup d'économies, la canne peut être obtenue à 10 fr. les 1.000 k. C'est un prix très élevé par rapport à d'autres pays. Il paraît difficile de le réduire. Donc les efforts doivent surtout porter sur le prix de fabrication que seule une modification de l'outillage peut assurer. Cette modification qui exigera de gros capitaux, doit se faire progressivement en portant sur les réformes les plus immédiatement payantes. Le résultat est certain. L'usine de Bonne-Mère exploitée par le Crédit foncier obtient déjà un prix très réduit de 5 fr. 88 les 100 k. et on pourrait obtenir mieux. Le sucre rendu à quai à Pointe-à-Pitre au prix de 16 à 18 francs, on peut lutter.

La condition *sine quà non*, c'est que l'usine puisse passer de février à fin mai le maximum de canne avec un prix de revient minimum.

Il est nécessaire d'ajouter que la détaxe de distance est insuffisante et les droits de sortie trop élevés. Ce qui sauverait l'industrie sucrière, ce serait l'exonération des droits pour le matériel nécessaire à la réfection de l'outillage. Cette exonération serait de toute justice.

ANNEXE POUR VOIES FERRES

Ce qui serait plus nécessaire encore que les dégrèvements, ce serait le raccordement rationnel des voies ferrées existantes avec un écartement de 1 mètre,ce serait la création d'un tramway électrique entre Basse-Terre et Pointe-à-Pitre. Il est à espérer que les captiaux rassurés s'intéresseront à ces entreprises qui doivent être rémunératrices et qui seront d'un intérêt vital pour la Colonie.

Mais il n'est pas de danger plus grand que la monoculture. A la Grande Terre à côté de la canne, il faut planter le maïs, les cultures vivrières, le coton, le cocotier et dans les Grands Fonds le café et le cacao. A la Guadeloupe, il faut par des méthodes meilleures de bouturage et de marcottage accélérer le rendement du café, du cacao, il faut améliorer les cultures de la vanille, planter du hennequen, distiller les plantes à parfum,



PETIT-BOURG — EMBARQUEMENT DE LA CANNE SUR LE CHALAND

développer le commerce d'exportation des fruits. Dans les dépendances, et à Marie Galante en particulier, la culture du coton doit concentrer tous les efforts. Avec le prix de la main-d'œuvre exagéré par le tarif des douanes, avec le prix actuel du fret supérieur à celui que paient les mêmes produits du Venezuela, les cafés et cacaos de la Guadeloupe, de qualité supérieure, luttent difficilement contre la concurrence étrangère et n'obtennent pas sur les marchés le prix que les planteurs sont en droit d'en attendre. S'il est un pays où les syndicats soient nécessaires c'est la Guadeloupe. Si la Métropole veut que la Guadeloupe puisse, à bref délai, retrouver son ancienne prospérité, le vrai remède serait la suppression du tarif général — à titre de simple compensation au tarif général — il serait au moins essentiel qu'elle accordât à la colonie le dégrèvement total de ses denrées secondaires à leur importation en France.

L'administration devra s'appliquer à donner à tous ceux qui lui offriront des garanties des concessions moyennant des frais de délimitation peu onéreux et à la condition qu'il y soit planté des quantités déterminées de caféiers et de cacaoiers. Pour que ces concessions grandes ou petites puissent se développer et, en se développant, transformer la colonie, ce qui est essentiel c'est d'une part l'ouverture aux frais de l'administration, les communes n'y pouvant suffire, de nombreux chemins de pénétration permettant de les desservir, c'est d'autre part dans le plus bref délai la création d'un établissement de crédit agricole, sous une forme quelconque, mais donnant satisfaction aux besoins de la collectivité agricole.

La vanille est mal cultivée, les boutures du café et du cacao sont ignorées de la majorité des planteurs. Il faut porter la bonne parole à domicile, créer des réserves de boutures, de marcottes, d'outils, à mettre au début, gratuitement, à la disposition de ceux qui auront assez d'initiative pour en demander leur part. Cette œuvre de propagande accomplie, la Colonie se doit elle-même de créer une ou deux écoles d'agriculture, avec des jardins d'essai et des laboratoires et d'installer sur les nouveaux territoires conquis sur la forêt des fermes-



LA SOCIÉTÉ DES SILENCIEUSES — BASSE-TERRE

écoles dont la direction sera confiée à ceux qui auront le diplôme de l'agriculture.

La question de l'éducation agricole est, en effet, intimement liée à celle de l'Agriculture. Jusqu'à ce jour elle a été très négligée et l'enfant au sortir de l'école a une tendance fâcheuse à quitter la terre qu'ont travaillée ses parents. Il est vrai qu'à la Grande Terre par exemple, où sévit le chômage, où règne le régime de la grande propriété, il a pu assister à de vraies misères qui l'ont détourné de sa destination réelle. Si des réformes sont faites ménageant tous les intérêts, mais donnant plus de sécurité et plus d'espoir à l'ouvrier agricole, l'instituteur se trouvera mieux armé pour faire de la propagande agricole. Dans un pays qui vit de l'agriculture avec des industries qui ne travaillent que les produits du sol, les écoles primaires devraient, en effet, être surtout agricoles et professionnelles ; c'est dans la terre que le Guadeloupéen doit chercher les moyens d'existence indispensables, puis l'aisance. L'exposé des richesses de la Guadeloupe prouve qu'elle peut récompenser, sans grande mise de fonds, tous ceux qui savent être économes et laborieux.

Si la Guadeloupe, pays exclusivement agricole, ne peut actuellement chercher son salut que dans le développement de l'agriculture et des industries qui s'y rattachent, il importe de ne pas oublier qu'elle possède dans le port de Pointe-à-Pitre un élément de prospérité inappréciable qu'il faut, dès maintenant, songer à mettre en valeur par des travaux d'approfondissement et d'outillage judicieusement répartis et conduits aussi économiquement que possible pendant les années à venir jusqu'à l'ouverture du canal de Panama. La France qui ayant eu l'initiative de ce canal, a laissé passer en des mains étrangères l'achèvement de cette œuvre mondiale, se doit à honneur, grâce à la rade unique de Pointe-à-Pitre, d'avoir le plus à proximité de l'Europe, sur la route directe de Colon, un port admirablement outillé, apte à recevoir les plus grands navires de toutes les nations, et à les approvisionner de charbon et d'eau. C'est un devoir pour la colonie de s'imposer les plus gros sacrifices pour le succès de cette œuvre patriotique à la-

quelle les pouvoirs publics ne peuvent manquer de s'intéresser en lui prêtant le concours effectif qui sera nécessaire.

CONCLUSION

C'est faire œuvre sociale que remettre l'Agriculture en honneur. En France la création prochaine du bien de famille a pour objet d'assurer la propriété du lopin de terre nécessaire à l'existence. On sent bien que la ville est démoralisante, qu'elle ne peut d'ailleurs nourrir tous les déracinés et qu'il faut arrêter le dépeuplement des campagnes. De plus en plus, on forme des syndicats agricoles pour la production, pour la vente, où on achète des engrais à bon marché grâce à l'association. L'agriculture s'est transformée depuis 1884 et cependant les revenus de la terre sont le plus souvent à un taux peu rémunérateur. Avec une grosse mise de fonds, si l'on arrive à obtenir 5 0/0 on doit se considérer fort heureux.

Aux colonies, les rendements donnés presque sans engrais par des terres vierges sont de beaucoup supérieurs. A la Guadeloupe même dont la plus grande partie n'est plus exploitée, on a facilement 10 et 15 0/0. Le taux des prêts sur les propriétés est de 10 0/0. Il y a là des perspectives suffisantes pour attirer les capitalites à la recherche d'un placement de tout repos. La Guadeloupe, en effet, offre ce rare avantage d'avoir, grâce à des mesures prophylactiques bien appliquées, supprimé les maladies épidémiques qui menaçaient ses récoltes. Elle a de plus sur les autres Antilles la supériorité de *ne pas se trouver sur la route des cyclones.* Les habitants ont été accusés de la paresse trop coutumière aux naturels des pays trop riches. Est-il bien juste de leur adresser ce reproche quand ils retirent près de 15 millions de produits exportables de l'exploitation de 32.000 hectares ?

Au point de vue financier la Guadeloupe sur un budget de cinq millions qui sera réduit en 1907 de plus de 200.000 francs supporte une dette de 660.000 francs. Il

est inutile de revenir sur une période de prodigalités définitivement terminée qui n'a laissé derrière elle que les ruines et aucun travail utile. La Guadeloupe assagie a besoin de la Métropole. Les économies qu'elle s'impose aujourd'hui la tueraient lentement, mais aussi sûrement que les gaspillages d'hier. Le gouvernement de la République, auquel elle est fermement attachée, lui donnera les moyens de se ressaisir et de mettre en valeur un sol incomparable. La lecture de cette brochure sera quelque peu aride, mais on a tant dit de mal de la Guadeloupe qu'il était urgent d'en dire un peu de bien en restant strictement dans la vérité.

Imprimerie de la « DÉPÊCHE COLONIALE », 12, rue St-Georges, PARIS.

